

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 83 (1975)

## **Buchbesprechung**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Bibliographie

PAUL-LOUIS PELET, *Fer, charbon, acier dans le Pays de Vaud. Les sources archéologiques*, Lausanne 1973, 270 p., ill. (*Bibliothèque historique vaudoise*, 49).

Il a fallu au professeur Pelet plus de quinze années de patientes recherches, de prospections sur le terrain, de travaux de laboratoire, de dépouillements d'archives pour prouver aux Vaudois que le patrimoine historique de leur pays ne comporte pas seulement un capital agricole mais aussi une riche tradition multiséculaire du travail du fer. Mettre en évidence cet aspect méconnu de l'histoire vaudoise, c'était d'abord aller à l'encontre des historiens du siècle dernier qui, obnubilés par ce qu'ils voyaient autour d'eux, minimisèrent l'importance des activités industrielles et artisanales de leur canton. Le mythe qu'ils créèrent ainsi d'un pays au passé essentiellement agricole était d'ailleurs renforcé par la conviction des géologues qu'il était impossible d'exploiter de manière rentable les minuscules gisements de fer du sidérolithique au pied du Jura vaudois. Or, les besoins des sociétés de la Tène, du Bas-Empire romain, du Moyen Age ou même de l'Ancien Régime n'étaient pas comparables aux nôtres. La quantité « intéressante » — on ose à peine dire « industrielle » — est donc une notion qu'il convient de définir par rapport à l'économie de l'époque, comme le montrent les chiffres de production évalués par M. Pelet de 0,5 à 10 tonnes de fer par fourneau!

Car, en fin de compte, de quoi avaient besoin les maîtres de forges antiques pour faire fonctionner leurs fours? De minerai pour fondre et de bois pour charbonner. C'est donc au cœur des forêts que les sites les plus intéressants ont pu être mis au jour dans les limites actuelles du canton de Vaud. Mais à part des vestiges de fours, des déchets industriels et des traces de dépôts de charbon de bois, on trouve peu ou pas de témoins de la vie quotidienne du forgeron antique. L'exploitation de type artisanal paraît la plus probable.

La rareté ou la quasi-inexistence d'ustensiles ménagers en usage à cette époque, la simplicité des ateliers, laissent supposer une exploitation de peu de durée: quelques saisons, tout au plus? Les éléments nécessaires à la solution de ce problème forment autant d'inconnues: combien chaque opération de réduction de minerai a-t-elle laissé de déchets? Combien de temps prenait le charbonnage? A quelle époque de l'année extrayait-on le minerai?

Il subsistait cependant la possibilité d'évaluer la quantité globale de fer produit dans chaque site. Connaissant la nature du minerai extrait, sa teneur en fer, la proportion de fer contenue dans les scories, ces dernières ayant fait l'objet d'analyses scientifiques en laboratoire, on pouvait estimer le tonnage produit. En faisant correspondre chaque mesure, respectivement à chaque site prospecté et, de plus, à chaque niveau de ces sites, M. Pelet remarqua que la production s'améliorait au fil des siècles.

Si les résultats trouvés n'offrent que des ordres de grandeur approximatifs, ils fournissent néanmoins des données appréciables sur cette sidérurgie antique. Il serait illusoire toutefois de comparer les quantités de fer produites dans l'Antiquité à celles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (Le Brassus et La Jougna, par exemple). Pour avoir une idée plus précise de l'importance des forges découvertes au pied du Jura vaudois, il est indispensable de connaître les usages que l'on faisait de leur produit: c'est ainsi que le fer était livré aux artisans des agglomérations environnantes. Là, on fabriquait des objets dont la taille peut être comparée aux vestiges trouvés ailleurs (haches, faucilles, épées, par exemple). Or, la production antique a permis la fabrication de dizaines de milliers de ces objets: c'est déjà une quantité industrielle.

Enfin, en plus de l'apport fondamental qu'il constitue pour une meilleure appréhension globale de l'histoire vaudoise, le premier volume de *Fer, Charbon, Acier*, est une réflexion sur la notion de progrès technique. En effet, M. P.-L. Pelet analyse, dans son ouvrage, les différentes techniques utilisées par les maîtres de forges antiques, il esquisse une filiation entre elles et tente d'établir une évolution. Vingt-trois fourneaux mis au jour durant cent soixante jours de fouilles, des analyses spectrographiques de minerai, de scories, d'objets en fer, des analyses au C 14, plusieurs centaines de photographies, de diapositives, voilà la base matérielle des recherches; des constatations notées sur fiches perforées, des relevés de terrain, des plans détaillés des champs de fouilles en constituent la base scientifique. Les résultats obtenus complètent les aspects connus ou entr'aperçus de l'histoire sidérurgique européenne.

En Suisse, l'archéologie sidérurgique a pris naissance au milieu du siècle passé avec les travaux d'Auguste Quiquerez, ingénieur jurassien, inspecteur des forêts, qui découvrit, lors de ses inspections, des fours à fer primitifs dont le modèle inspira M. P.-L. Pelet. Longtemps laissé dans l'oubli, Quiquerez fut en partie réhabilité par les premiers spécialistes en histoire du fer, qui reconnurent le bien-fondé de ses affirmations. Puis les fouilles effectuées en Angleterre, au Danemark, en Carinthie, dans le Siegerland, les travaux de Radomir Pleiner, devenus classiques, démontrèrent un intérêt croissant pour cette science. Les résultats acquis laissent cependant subsister encore des lacunes importantes; seules les grandes lignes de l'évolution des techniques sidérurgiques sont connues dans le cadre européen.

MICHEL STEINER

COLIN MARTIN, *Trésors et trouvailles monétaires racontent l'histoire du Pays de Vaud*, Lausanne 1973, 192 p., ill. (*Bibliothèque historique vaudoise*, 50).

Ce livre qui dresse, en quelque sorte, l'inventaire de toutes les trouvailles monétaires faites en terre vaudoise et en quelques lieux voisins, méritait d'être écrit et nul mieux que M<sup>e</sup> Colin Martin, conservateur de notre Médailler cantonal, pouvait le faire.

Mais qu'on ne s'y trompe pas: M<sup>e</sup> Martin n'a pas établi un catalogue détaillé et exhaustif de chaque trouvaille monétaire. Il a voulu montrer que trésors ou pièces éparses évoquent pour nous « un moment de l'histoire du pays ». Mieux, il a apporté la preuve supplémentaire de l'intérêt que

présente, pour l'archéologue et pour l'historien, l'étude de la numismatique. N'est-elle pas actuellement « une des sources d'information les plus importantes d'une science qui tend à se développer, sinon à s'imposer depuis deux générations: l'histoire économique »?

L'auteur, au gré des trouvailles qu'il est indispensable, souligne-t-il, d'analyser dans leur ensemble, fait ainsi défiler des images des grandes périodes de notre histoire, de l'Antiquité à l'époque moderne. Il ne manque pas non plus de rappeler les circonstances dans lesquelles furent découverts certains trésors, tel celui de Vidy qui pourrait avoir été constitué par le premier numismate de ce pays...

Il faut souligner que *Trésors et trouvailles monétaires* est le cinquantième volume de la *Bibliothèque historique vaudoise*, dirigée depuis nombre d'années avec la compétence que l'on sait par M<sup>e</sup> Martin lui-même qui en fut, en 1940, le premier collaborateur avec sa thèse de doctorat sur la réglementation bernoise des monnaies.

C'est là un bel exemple de fidélité à la cause des études historiques dans notre canton, une fidélité à laquelle notre *Revue* est heureuse de rendre hommage.

J.-P. CHUARD

HENRI DRUEY, *Correspondance*, t. I, éd. par Michel Steiner et André Lasserre, Lausanne 1974, 326 p. (*Bibliothèque historique vaudoise*, 53).

On attendait avec un réel intérêt la publication, annoncée de longue date, de la correspondance d'Henri Druey. Grâce à MM. Michel Steiner et André Lasserre<sup>1</sup>, c'est aujourd'hui chose faite et fort bien faite. Le premier volume qui a paru nous apporte quatre-vingt-deux lettres, allant de 1822 à 1836.

L'édition d'une telle correspondance a réclamé de MM. Steiner et Lasserre un minutieux travail. Druey écrivait beaucoup et souvent — comme les hommes d'action — très vite et sans apporter à ses lettres un soin particulier.

Il a donc fallu procéder, pour éviter de vaines redites, à un choix rigoureux dans la masse imposante des lettres et documents formant le Fonds Druey, déposé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Des lettres de jeunesse d'Henri Druey, pour la plupart adressées à son ami Henri Piguet, les éditeurs n'ont retenu « que celles qui jettent sur le temps et les gens, la société et les mœurs des lumières originales ou qui permettent de pénétrer la personnalité de leur auteur ». Dès 1830, année de la nomination de Druey au Tribunal d'appel et de la mort de Piguet, la « correspondance intime » de l'homme d'État « s'éclaircit ». Elle cède la place aux lettres politiques pour le tri desquelles les éditeurs ne se sont pas sentis obligés de modifier leur méthode de travail.

Ajoutons que toutes les lettres du Fonds Druey sont répertoriées et accompagnées d'une brève analyse qui en situe l'objet. Un important

---

<sup>1</sup> Auteur déjà d'un *Henri Druey, Fondateur du radicalisme vaudois et homme d'Etat suisse 1799-1855*, Lausanne 1960 (*Bibl. hist. vaud.*, 24).

appareil critique facilite la compréhension de cette correspondance. Il permet également au lecteur de se familiariser avec le monde, l'époque et les idées de Druey qui apparaît à travers ces pages, pour reprendre un mot de M. Lasserre, sans doute comme un philosophe, comme un chrétien à sa façon, mais surtout comme un homme d'action.

J.-P. CHUARD

GEORGES NICOLAS-OBADIA, *Atlas statistique agricole vaudois*, Lausanne, Service cantonal de l'Urbanisme, 1974, 1 vol., 30/46 cm, 192 p. de commentaires méthodologiques et historiques, 150 pl. (cartes et diagrammes). Thèse de l'École des Sciences sociales et politiques (*Cahiers de l'aménagement régional*, 16).

L'*Atlas* est livré dans un classeur à anneaux; chacun peut en ordonner la matière selon son intérêt ou ses besoins. Un transparent qu'on glisse sur les cartes donne les noms des communes. Pour des raisons évidentes d'économie, la plupart des planches sont en noir et blanc. L'absence de couleurs ne nuit pas à leur lisibilité: l'auteur a pris soin de ne jamais présenter plus de cinq classes. Ainsi la distribution des exploitations de 5,01 à 10 ha distingue les communes où ces exploitations forment 0,1 à 5 %; de l'ensemble; 5,1 à 10 %; 10,1 à 15 %; 15,1 à 30 %; 30,1 % et davantage. L'élaboration de chacune des cartes est justifiée par les données chiffrées, les calculs statistiques qui en découlent et un diagramme en colonnes. L'impression systématique de ces éléments sur la droite du folio facilite la comparaison d'un thème à l'autre.

Premier ouvrage de ce genre en Suisse, l'*Atlas statistique agricole* utilise de la manière la plus exhaustive les chiffres qu'on peut recueillir sur les problèmes agricoles vaudois, de la création du canton en 1803 jusqu'à 1965. Les sources, abondantes, sont valables si on les exploite comme le fait l'auteur, avec un esprit critique aiguisé. Elles apportent une suite à la thèse de Georges-André Chevallaz sur l'agriculture vaudoise à la fin de l'Ancien Régime (Lausanne 1949). Les quelque 150 planches traduisent l'évolution qui s'est accomplie depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle: fluctuations de la surface des terres ouvertes, reprise de la forêt grâce aux mesures de reboisement, extension des pâturages dans les Alpes à la suite du retrait des glaciers, amélioration du rendement à l'hectare, augmentation de la production laitière, accroissement rapide de la superficie des exploitations depuis 1955, etc. Les commentaires, très denses, expliquent la méthode utilisée et font ressortir l'évolution historique de l'agriculture vaudoise.

Au-delà de la banale prise de conscience des faits agricoles et de leurs fluctuations, la théorie mathématique des ensembles, appliquée pour la première fois à la géographie agraire, a guidé l'élaboration des cartes et mis en relief les constantes de l'agriculture vaudoise.

Chacun le sait, loin de former un tout homogène, le canton de Vaud se subdivise en ce que les géographes appellent des « pays » originaux: la Côte, le Jorat, le Gros-de-Vaud par exemple. Mais leur délimitation se heurte à des difficultés insurmontables. Pourtant chaque région existe indubitablement. Au lieu de chercher leurs bords, M. Nicolas détermine leur centre, leur zone la plus typique: le *noyau*. Le Jorat, par exemple, se distingue des régions avoisinantes par un certain nombre de particularités

qui se retrouvent toutes dans le noyau, mais apparaissent en moins grand nombre à mesure qu'on s'éloigne du centre ainsi déterminé. Au lieu de 7 critères distinctifs, il en reste 6, puis 5, puis 4, et l'on passe insensiblement à des communes où les caractéristiques d'un autre noyau vont dominer. Ces transitions floues, qui parfois se déplacent au cours des décennies, rendent vaine ou fautive toute tentative de délimitation rigide.

La détermination mathématique des noyaux rejoint l'intuition des Vaudois, mais elle bouleverse nos habitudes intellectuelles. L'école, la logique classique apprennent à définir — ce qui veut dire étymologiquement délimiter — les notions ou les phénomènes. M. Nicolas prouve que toute frontière linéaire entre les faits géographiques est arbitraire.

Cette démonstration peut s'étendre à d'autres domaines: l'historien renoncera aux oiseuses tentatives de périodisation de l'histoire. La Renaissance débute-t-elle en 1250 — au XV<sup>e</sup> siècle avec l'emploi du gouvernail, de la boussole ou de l'imprimerie — en 1453 à la chute de Constantinople — en 1492 à la découverte de l'Amérique — ou en 1517 à la réforme de Luther? En fait, il faut détecter son noyau: la région et la génération où se concentrent les caractéristiques de la Renaissance, et autour de ce point privilégié relever les signes précurseurs ou les influences partielles. Pas plus que la géographie, l'histoire ne connaît de limites dessinées au cordeau.

Partie de l'étude rigoureuse d'un phénomène limité: l'évolution chiffrée de l'agriculture vaudoise entre 1803 et 1965, la recherche de M. Georges Nicolas est appelée à un retentissement mondial: elle oblige à repenser non seulement l'explication géographique traditionnelle, mais le système même de définitions utilisé dans toutes les sciences humaines.

P.-L. PELET

*Correspondance générale de Frédéric-César de La Harpe*

En vue de la préparation de l'édition de la « Correspondance générale de Frédéric-César de La Harpe », le professeur Jean-Charles Biaudet serait reconnaissant à tous les propriétaires ou dépositaires de lettres de Frédéric-César de La Harpe, et à tous ceux qui ont connaissance de l'existence de telles lettres, de bien vouloir prendre contact avec lui (Prof. J.-C. Biaudet, Rectorat de l'Université, 4, place de la Cathédrale, 1000 Lausanne 17, tél. (021) 23 64 22, ou « La Folie », 1605 Chexbres, tél. (021) 56 15 25).